



Zhang Yueran enfonce «le Clou» Echos de la Révolution culturelle chez des trentenaires chinois

Par ARNAUD VAULERIN

Ils se connaissent depuis l'enfance. Se suivent, se perdent et se livrent peu à peu dans un roman qui s'ouvre et s'échappe comme une clepsydre renversée de l'histoire. Le début est une fin qui s'annonce comme une confession intimiste. Elle est en fait une immersion dans les soubresauts de la Chine des cinquante dernières années racontés par deux personnages de trentenaires en quête de délivrance et de vérité. Le premier est une femme. Elle ouvre le roman. Elle s'appelle Li Jiaqi, fille d'un professeur de littérature séducteur et d'une paysanne déracinée. Le deuxième est Cheng Gong, vieil adolescent sans boussole qui a passé les premières décennies de son existence à «vivre dans l'attente». Sans jamais formuler, encore moins revendiquer, un but, une envie à part celle de partir, synonyme de fuir. Son père, «Cheng le casse-cou», est brutal, alcoolique, paumé. Sa mère va abandonner son fils à la violence, à la bêtise crasse, à une «grand-mère à la voix de pintade» et une tante, «seule personne normale» d'un clan explosé où les hommes sont des minables ou des légumes.

«**Secret phénoménal.** Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implosées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. Liés par un «secret phénoménal», dont ils n'ont pas immédiatement connaissance, Jiaqi et Gong sont trimballés entre Jinan, dans la province de Shandong – où l'auteure est née en 1982 – Nanyuan et Pékin, entre la fin des années 1960 et les années 2010.

«*Pendant longtemps, je n'ai pas fait attention aux répercussions de la Révolution culturelle, à la violence, aux comportements des gens qui n'avaient rien de naturel, raconte Zhang Yueran lors d'un passage à Paris cet été pour présenter ce roman habile. J'ai compris combien cette époque influençait largement la Chine d'aujourd'hui, combien les relations familiales avaient été alors bouleversées. Les gens se sont battus au sein même des familles. Ils ont perdu leurs proches, leurs convictions, leur confiance. Dans le roman, l'âme de la grand-mère de Cheng Gong a été détruite par la Révolution culturelle.*»

Une chape de plomb recouvre ce passé fratricide, cette honte collective. «*Mon père n'a jamais partagé ses sentiments au sujet de la Révolution culturelle, son enfance et cela reste vraiment mystérieux pour moi*», poursuit Zhang Yueran dont le personnage de Li Jiaqi se nourrit de sa propre expérience. Car avec le *Clou*, l'auteure s'intéresse d'abord à ces trentenaires sacrifiés, à ces solitaires héritiers de la politique de l'enfant unique lancée à partir de 1979. «*Comme Li Jiaqi et Cheng Gong, qui nouent une relation très proche, il s'agit de jeunes qui n'ont pas grandi avec d'autres enfants au sein de la famille. Ils sont nés dans un monde d'adultes, sont plus égoïstes, individualistes dans leur désir, leur projet de vie. Ils appartiennent en fait à cette génération strawberry [des enfants nés dans les années 1981-1991, matérialistes, réfractaires à la pression sociale, au travail dur et aux engagements collectifs, ndlr]. Ils vivent sous la pression du passé des aïeux.*»

Le *Clou* n'est pas que le tableau impressionniste de



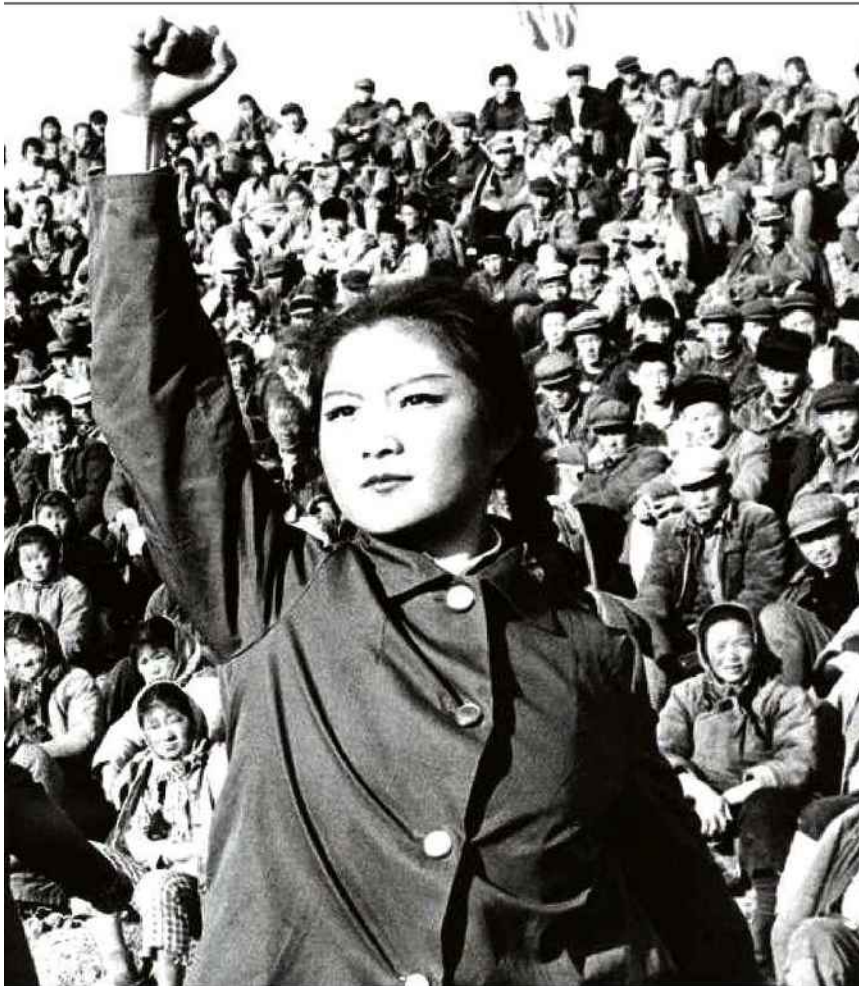
l'époque. Zhang Yueran fait de Li Jiaqi et Cheng Gong les messagers contraints de familles en fin de vie, les légataires résignés de l'inconfort et du mépris répétés sur des décennies. Où un clan finit par reprocher à l'autre d'avoir des «saletés dans le cœur». En butte au passé, les deux héros du roman se retrouvent à un âge où les grands-parents, présence à la fois tutélaire et fantomatique, pathétique et cruelle, s'effacent. Les grands-pères de Gong et Jiaqi étaient collègues à la fac de médecine jusqu'à l'explosion de la Révolution culturelle. Lors d'une séance de critique dans une étable, la funeste Tour des

morts, l'ancêtre de Cheng Gong est roué de coups car jugé «légitimiste». Un clou de cinq centimètres lui est enfoncé près de la tempe. Il perd connaissance.

«*Mon père avait écrit une nouvelle sur ce clou, un fait qui l'avait choqué*, reprend Zhang Yueran pour expliquer la genèse de ce roman, sa première œuvre traduite en France. *Mais le manuscrit n'a pas été publié, il a été perdu et finalement mon père m'a raconté cette histoire folle.*» Elle est au cœur de ce roman. Et ce «secret phénoménal» unit les époques, rapproche bien malgré elles les familles de Cheng Gong et



Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, en 1966. PHOTO AKG-IMAGES. WORLD HISTORY ARCHIVE



Li Jiaqi. Avec toute la charge symbolique d'un clou qui troue un cerveau, verrouille un esprit, condamne au silence, entrave l'action et le mouvement, paralyse la vie.

«Femmes invisibles». Plus de quarante ans plus tard, Cheng Gong s'emploie à «libérer l'âme» de son grand-père, «légume» alité dans la chambre 317 de l'hôpital. Malgré ses errances, ses marasmes existentiels, sa tristesse erratique, Cheng Gong est de loin celui qui surnage dans un monde d'hommes que le roman fracasse. Ils sont tour à tour ivres, veules, destructeurs, vénaux, quasiment gé-

nétiquement méchants. Ils exsudent la violence et l'humiliation. L'un «passe sa vie à s'en aller» en quête d'argent facile et de vie futile. L'autre est une «pointure en matière de cruauté». Le dernier, «connu comme le loup blanc», traîne avec une «bande de Gardes rouges sans scrupule. [...] Son corps renfermait un tel sentiment de haine qu'il laissait éclater sa fureur à l'aveugle». Pas de salut pour ceux-là et cette Chine de l'argent, de l'ordre, de l'oubli et de l'oppression aveugle. Seule la crainte qu'ils inspirent ou la fuite qu'ils incarnent préserve ces hommes – pour un temps – de l'effondrement.

«Dans notre histoire, écrite par des hommes, les femmes étaient invisibles, note Zhang Yueran. Je voulais leur donner du temps et de l'espace. Je respecte leur passivité, leur courage et cette capacité à s'occuper malgré tout des enfants et des familles.» Le reste du temps, sans le dire, ni l'écrire, l'auteure campe des êtres lancés dans une fuite en avant désespérée. Dans un pays où la prospérité a terrassé les libertés, où le passé est à oblitérer. Avec ou sans clou. ◆

ZHANG YUERAN LE CLOU
Traduit du chinois par
Dominique Magny-Roux.
Zulma, 576 pp., 24,50 €.